

Première 1^{ère} époque

La plage est déserte et somnole nonchalamment sous ce matin de juillet. Le vol d'une mouette s'alourdit au cœur de la masse d'air déjà chaud. L'oiseau se rapproche dangereusement de la surface de la mer, dont les vaguelettes expirent d'un soupir frissonnant sur les pieds nus des lève-tôt. Des couteaux, vides de leurs mollusques, plantés dans le sol cotonneux et imbibé, se hérissent en autant de pièges anodins et faussement menaçants pour les petons humides. Dans quelques flaques résiduelles et salées, de petits crabes morts font la planche, vestiges du repas copieux d'étoiles de mer voraces. La marée descend, semblant céder la place aux cohortes qui ne tarderont pas à s'approprier le vaste espace sablonneux.

Maryse et Thierry sont bien. Ils savourent leur promenade aussi matinale qu'habituelle et solitaire. Quoi de plus beau que d'être seuls, à deux...

Aussi, à l'image de l'océan, libèrent-ils les lieux avant la ruée prochaine des estivants pâles et huilés, bientôt carbonisés ou vermillons, graillonnés de leurs hôtels, voitures et autres bus. Ce n'est pas que le couple n'aime pas les autres. Non ! Il les hait : ni plus, ni moins ! Ces agglutinations de cons boursoufflés, longilignes ou sculpturaux les insupportent. Ils dédaignent, ignorent, méprisent, évitent leur promiscuité collective, à grand renfort de risettes grimées ou de nonchalance fabriquée. Deux faux jetons qui hypocritisent aussi bien que j'audiarde mal, mais gentiment, avec le sourire compatissant, comme tant d'autres autochtones qui se contiennent d'avouer sur le vif ce qu'ils pensent des envahisseurs estivaux et, plus généralement,

de leurs prochains, pour mieux les critiquer, les éreinter, les désapprouver, les juger sévèrement, ensuite, entre eux, les locaux, les initiés, les zoiles¹. De bien braves gens, en quelque sorte.

J'ai bien enfoncé le clou de leur mesquinerie de bazar, là, non ? Il me semble aussi...

Un dernier regard commun du duo vers l'eau, le bras de l'un allongé sur l'épaule de l'autre, la main de l'une autour de la taille épaisse de l'autre, puis, les pas lents, synchronisés, ils abandonnent la place au populo, à regret.

Par définition, une fois envahie, la plage ne sera plus déserte et pleurera sous juillet. La faute à ces brêles ! Aux suivants.

Le parcours du retour, comme celui de l'aller d'ailleurs, est quasi immuable : l'identique éternel chemin pour rejoindre l'appartement.

À bientôt cinquante ans chacun, ils vivent encore dans une HLM et y résideront toujours. À demeure, si je puis dire. Non par choix, ni par goût, mais par nécessité qui fait l'oise, dans ces cages à poules, bien que ce qualificatif ne convienne pas à leur logement, relativement spacieux et bien conçu. S'il n'est pas coquet, c'est par manque de moyens et de goût. Maryse y maintient journallement une propreté irréprochable. On pourrait peut-être découvrir chez cette femme des faiblesses, des défauts, mais en aucun cas on ne pourrait lui reprocher un côté souillon. Elle met un point d'honneur à la bonne tenue de son intérieur, en cas de visite fortuite et pas désirée. On a beau être chômeur, on a sa fierté !

Ce qui leur manque le plus ? Deux choses. La première, un jardin pour se retrouver dehors, sans autre plafond que le ciel, sans autre ciel que les nuages, en étant chez soi quand même ; la seconde, être débarrassés de la contiguïté des voisins, de leurs bruits de tous les jours, de leur présence dans l'ascenseur, de leur absence d'intérêt, de la

¹ Critique envieux et méchant.

continue fuit pour éviter d'être coincés dans un face-à-face redouté de tous.

Thierry et Maryse ne travaillent pas : lui, sur le sec depuis plus d'un an, est officiellement demandeur d'emploi mais espère glander le plus longtemps possible ; elle, se débrouillant de quelques subsides toujours honnêtement mais chichement gagnés. Leur seul luxe ? Un petit ras-de-cou que l'épouse tient de sa mère. Objet sacré, uniquement sorti dans les grandes occasions ou lors des intimes soirées de commémoration familiale. Bijou très original et d'une valeur estimée à quelques milliers d'euros. Mais qu'ils le possèdent ou pas, c'est la même chose. Il est convenu et accepté que, même dans des conditions extrêmes, et ils en ont connu quelques-unes, sa mise en vente est inenvisageable, quel que soit le besoin qui la motiverait. Aurait-on l'idée de monnayer son cœur ? Au mieux le léguerait-on. Alors, pour ce qui est d'une petite maison, ils se contentent de celle que bâtissent leurs imaginations. Et, après bien des tractations, concessions, négociations, variations, revirements et âpres discussions – elle a été baptisée successivement des traditionnels « Villa Mon désir », « Maison de nos rêves », « L'abri côtier », avant sa variante moins usuelle, « L'abri colle » et le non moins rigolo mais subversif « La brune aux mesures », en référence aux multiples placards de rangement qu'ils y agenceraient –, ils se sont temporairement accordés : elle s'appelle actuellement le « Toit, émoi ».

Elle est là, dans les limbes, et pourtant à portée de main, de mots, d'invention. Ils y seraient deux, heureux. Il y ferait beau, toujours, et il serait bon d'y attendre la mort, surtout les jours sans visite des petits-enfants ou autres enquiquineurs moins envahissants.

La compensation actuelle de leur manque de jardin, c'est donc la balade pédestre matinale. Quelquefois, comme pour repousser le moment de réintégrer la fournaise familiale, dans laquelle le courant d'air, s'il ne suffit

pas à tuer la torpeur de l'atmosphère cuisante, enrhumé facilement, ils s'autorisent un *détour*, une entorse aux habitudes, une aventure : ils bifurquent vers des chemins de retour presque moins connus. Comme aujourd'hui où ils décident, quasiment à l'unanimité moins une voix, de s'embringer vers le singulier, pour eux : une déviation. Leur façon de s'inventer des risques, de l'inopiné. D'improviser, en quelque sorte. Il est beaucoup question, de nos jours, de préadolescents, de pré-adultes. Ici, nous sommes en présence de pré-vieux.

« Tiens, t'as vu ? La maison sur le coin est à vendre !

— Une vieille baraque comme ça avec une façade pas refaite, aux pierres nues, ça peut aller chercher dans les combien à ton avis ?

— J'en sais rien ! Et je m'en fous. On pourrait pas se l'offrir, alors...

— Elle va vite trouver preneur. Elle est jolie, moi je trouve. Y a même une p'tite cour, on dirait.

— On n'a les moyens ni pour celle-ci, ni pour une autre. Alors, si c'est pour la frime, autant flasher sur une baraque super huppée et ne pas s'arrêter à des bicoques moyennes.

— T'as raison. Elle est moche. »

Maintenant, on connaît leurs voix. Petite précision quand même : l'aiguë, c'est celle de Maryse, la très aiguë, celle de Thierry. Je plaisante. Maryse a un timbre très grave.

L'habitation forme l'angle du pâté de maisons. Enfin, pas tout à fait un angle droit, comme il est habituel de le concevoir, car ce dernier est coupé deux mètres avant l'arête traditionnelle par un pan oblique sur lequel une fenêtre est percée. Elle est composée de quatre carreaux bordés de bois de cadrage. Des rideaux sales protègent l'intimité de la pièce qu'ils décorent. Une fine plaque de métal allongée, similaire à celle d'une immatriculation – et d'ailleurs, n'en est-ce pas une ? –, annonce effectivement,

en lettres argentées sur fond rouge vermillon : « À VENDRE ». Elle a été coincée en biais sur l'un des carreaux inférieurs et ne passe pas inaperçue, mais c'est sûrement le but recherché.

Quartier calme, commerces de proximité, dont un supermarché à moins d'un kilomètre, des écoles, des banques et tout le reste à portée de main. Tiens, suffit que je décrive un quartier calme pour qu'une ambulance et une voiture de pompiers, toutes sirènes et gyrophares déployés, passent en trombe et en fanfare sur l'avenue, au bout de la rue, à environ cinquante mètres.

« Les futurs proprios vont devoir raquer un max pour l'obtenir », se réjouit Thierry, alors même qu'il n'y a pas là matière à satisfaire quelque mesquinerie que ce soit. Simplement se rassurer en se martelant qu'il n'y a pas que son couple qui est démuné.

« Et si c'était que ça, reprend Maryse, mais il va y en avoir pour bonbon en travaux de réfection.

— Bof, la toiture a l'air bonne. Une couche de cache-misère sur les murs extérieurs, des rideaux propres, et c'est reparti pour une génération.

— Elle est pas toute neuve, cette baraque.

— Sa construction doit pas remonter beaucoup plus loin que la deuxième guerre. À l'époque, plus grand-chose ne tenait debout à Dunkerque.

— Ouais, mais ici, c'est un peu en retrait, non ? Tu crois qu'elle a souffert autant que le centre, la périphérie ?

— Sais pas.

— Qu'est-ce que t'as prévu à manger pour ce midi ? »

Retour sur terre. Thierry ne sait quoi répondre. Il verra de quels restes il dispose dans le réfrigérateur.

La marche continue. Le couple progresse en digressant et palpite en papotant. L'habitation à céder est dans leur dos, déjà plus dans leur discussion, et presque hors de leur esprit. Elle est rendue au rang des informations dont on a pris acte, qu'on est prêt à oublier, mais qu'on ressortira si,

au détour d'une conversation, un proche vient à exprimer ses perspectives prochaines d'achat immobilier.

Pour l'heure, il est grand temps de s'orienter vers des chemins plus coutumiers et rassurants.

Ils n'ont rencontré personne qu'ils connaissent. Quelle belle matinée ! Et quelle épopée !

* * *

La plage est presque déserte et s'étire sous septembre. Maryse et Thierry soufflent d'aise : enfin, elle leur est rendue. La semaine de rentrée scolaire et peu solaire œuvre à la désertification presque totale du front de mer. Ce ne sont pas les quelques chercheurs d'or perdus, qui sillonnent et sassent électroniquement le sable, qui encombrant le paysage. Ce nouveau passe-temps consistant à arpenter le littoral, le manche d'un détecteur de métaux en main, un casque sur les oreilles, se fait de plus en plus prisé. Il y a soixante ans, au sortir de la bataille navale mondiale organisée sur nos plages, il aurait répondu bruyamment à la sollicitation du sonar, l'arsenal des bombes, grenades, torpilles et autres explosifs abondamment ensemencés dans les dunes arides du Dunkerquois. À l'heure actuelle, il n'est ici question que de rares médailles, bracelets, bagues, boucles d'oreilles, ainsi que d'autres bijoux éparpillés négligemment et, le plus souvent, de quelques clous, goupilles de boîtes de soda ou capsules de canettes de boissons houblonnées. Car le vacancier est très décapsuleur mais pas trop empoubelleur. Un jour, l'un de ces fouisseurs virtuels des sables a trouvé un dentier en parfait état de marche ou de mâche, au choix. Pas de chance : aucune dent en or sur le râtelier. Et personne ne l'a réclamé.

Maryse et Thierry ont quitté leur logement un peu plus tard que durant la période estivale pleine, ce matin. Les raisons de se précipiter ont disparu. Le temps leur est

moins disputé. L'encombrant estivant a plié bagages, dans tous les sens du terme. Les aborigènes revivent.

La marée est très haute. Son coefficient doit être important, aujourd'hui. Sans qu'aucun vent ne l'y aide, l'eau s'en vient lécher le bas de la digue. Ce n'est pas tous les jours. Les panneaux, plantés sur le sable et interdisant son accès aux chiens même tenus en laisse, se retrouvent avec trente centimètres de pieds dans la saumure.

« Si ça se trouve, quelques caniches nains qui n'ont pas cru bon devoir tenir compte de l'interdiction sont engloutis. Tant pis pour eux. » L'esprit de Thierry est souvent traversé de pensées saugrenues comme celle-ci. Elles le flashent, l'obsèdent quelques secondes et s'en vont, balayées par d'autres *n'importe quoi* ou par une bribe de conversation amorcée par Maryse.

Les élèves, ex-piailleurs des sables, appelés à entamer l'usure de leur fond de pantalon neuf sur les bancs de classe, ont disparu. Exceptées les mouettes, toujours elles, plus de cris stridents n'égratignent l'air. Pour le couple, voilà que commencent enfin les vacances. Les conjoints parcourent une distance plus grande, à une cadence ralentie. Leur temps de marche s'en trouve accru. Ils s'accordent une halte sur un banc de pierre. Ils apprécient que ce soit toujours le même, devant ce restaurant qui fait essentiellement dans le moule-frites, quoique tous les établissements de la digue en fassent une spécialité distinctive. Ne pas choisir ce banc serait casser un rituel avéré et ressenti comme une tromperie envers l'autre. Plus grave, peut-être.

Rares sont les jours où ils ne viennent pas en front de mer. La tempête elle-même ne les en dissuade pas. Bien au contraire, elle est stimulante. Quel spectacle, quelle énergie, quelle beauté dans les éléments déchaînés ! Seules, les bourrasques de vent gorgées de grains de sable arrivent à enrayer cette belle mécanique de sorties et poussent le couple à se terrer dans l'appart ou à choisir un itinéraire

plus citadin mais pas attirant, qu'ils redoutent par son côté malsain et pollué.

En ce jour exceptionnel de flux très haut, le duo décide de prolonger son périple. Ils ne prendront donc pas le chemin habituel. Ils goûtent ce temps supplémentaire qu'ils s'accordent, maintenant qu'ils ne se sentent plus chassés par la masse.

« Tiens, elle est encore en vente, cette baraque ?

— Ah oui !

— Elle doit pas être chouchouille à l'intérieur, pour rester des mois sans repreneur.

— Tu l'as dit.

— Elle a l'air encore habitée, non ?

— Je l'espère, parce qu'il n'y a rien de pire pour une habitation que d'être vide. Paraît qu'elle se dégrade plus vite.

— Sans chauffage et sans aération, sûrement, mais fait encore bon, ça doit aller, en ce moment, elle doit pas trop souffrir.

— Qu'est-ce que t'as prévu à manger pour ce midi ? »

Retour sur terre. Thierry ne sait toujours pas quoi répondre. Question piège journalière. Il essaie de mémoriser une fois de plus ce qu'il lui reste dans le réfrigérateur.

« J'ai envie de tomates farcies, indique la femme.

— J'en ferai samedi. Ce midi, on finira le poulet avec une boîte de petits pois et quelques frites.

— Elle est pas belle, la vie de chômeur ? »

* * *

La plage est déserte et pèle sous décembre. Pourtant, pour une approche de Noël, on n'a pas à se plaindre. On devrait même plutôt s'interroger sur cette relative douceur. Sept/huit degrés, à cette époque, c'est inespéré. Ce qui est inquiétant, c'est que voilà six mois qu'on vit en dehors des normes saisonnières. Trop froid en août, trop chaud depuis...

Que se passe-t-il aujourd'hui ? On dirait que notre couple n'est pas en grande forme, vous ne trouvez pas ? Ils n'échangent pas beaucoup de paroles et ont adopté un rythme de marche qui ferait rire une tortue arthritique. Des soucis ? Une baisse de régime ? Ils se sont engueulés et y aurait comme un chat dans la pendule ? Non, ils sont simplement accaparés par leurs pensées respectives :

— Pragmatiques chez Maryse : ne pas oublier son rendez-vous à l'école de coiffure pour une coupe gratuite, passer au marché pour glaner quelques légumes et fruits tachés, penser à rédiger des cartes de vœux pour les quelques personnes chez qui elle fait des extras, au noir.

— Complètement azimuthées chez Thierry qui jongle mentalement avec les mots des phrases qui le traversent : *"Plus que sa vitesse, ce que j'admire chez Jacques, c'est l'air, toujours en mouvement."* Se rend-il seulement compte qu'elle ne veut absolument rien dire, si on la décortique ? Non ! Ce "j'accélère", couplé à ce "toujours en mouvement", il les adore. Ils tournent en boucle depuis un bon moment, rebondissent dans tous les sens, frôlant l'obsession et la saturation. Thierry a envie de la balancer à sa compagne, cette *boutade*, mais il sait qu'elle n'apprécie pas des masses les jeux de mots. En général, Maryse n'aime pas trop l'humour. Non pas qu'elle soit aigrie, mais c'est pas son truc. Elle ne rit jamais autant que quand elle se prend accidentellement les doigts dans une porte. Trêve de plaisanterie et pour résumer, elle n'est pas le prototype de ce que l'on appelle communément une *joie de vivre*.

Tiens, la digue est un peu plus encombrée qu'à l'habitude ? Est-ce l'approche de Noël ? Les enfants ont l'air surexcités. Ils courent dans tous les sens et projettent des cris stridents, semblables à de longs sifflets entre les doigts qu'émettent les adultes. Trop de bruit, d'agitation, de fièvre. Donc trop d'inquiétudes, d'angoisses et de malaises. Sans même l'interroger, car persuadé de son

approbation, Thierry tire le bras de Maryse et emmène sa compagne vers une rue perpendiculaire, vers ailleurs.

« Quelle chienlit !

— Bah ! Faut bien que ça bouge à cet âge-là ! »

La réponse de sa femme a le don d'étonner l'homme.

« On y retourne, si tu veux.

— Quand même pas, faut pas exagérer. Deux minutes, ça va bien !

— Je te retrouve ! Tu m'as fait peur ! »

L'allure s'est accélérée. Cette seule constatation interne suffit à Thierry pour retourner à sa marotte cérébrale du moment.

"Plus que sa vitesse, c'est l'air que j'admire chez Jacques, toujours en mouvement." Ha non, là, ça ne colle pas. *"Ce que j'admire chez Jacques, c'est l'air, plus que sa vitesse, toujours en mouvement."* Non, c'est pas mieux. *"Plus que sa vitesse toujours en mouvement..."*

Et c'est reparti...

« Encore pas vendue ? Mais combien ils en demandent, de cette gargouille ? »

L'homme réatterrit. Mais de quoi elle parle ? Ha, d'accord : le panneau rouge et argenté est encore là, en travers de la fenêtre. Les pierres sont toujours à vif, vierges de tout revêtement ou parement. Les rideaux sont un peu moins sales. Enfin un indice d'une présence dans l'habitation !

« Tu veux qu'on se renseigne un peu, qu'on sache ? On n'a qu'à sonner ! Tu m'étonnerais d'ailleurs qu'il y ait quelqu'un !

— T'es fou ? Ça va nous servir à quoi ?

— Pure curiosité ! On saura, c'est tout : combien elle coûte, qui la vend, et peut-être pourquoi elle n'est pas encore vendue.

— Ça, c'est toi qui le dis. C'est peut-être fait et on aura simplement oublié de retirer le panneau, c'est tout.

— Eh bien, là aussi, on le saura ! »